

Pour une aristocratie de l'esprit (citations)

De **Jean Anouilh** (Les poissons rouges, 1970) :

LE BOSSU. En vérité, vous ne preniez rien au sérieux ?

ANTOINE. Je m'efforçais de le faire, lorsque je sentais quelque chose de sérieux. Mais l'abominable sérieux de mes contemporains particulièrement de ceux qui se disaient progressistes – le talmudisme scrupuleux où les plongeait le moindre réflexe naturel de l'homme; leurs hautes méditations sur la condition humaine, pour le moindre pet en travers – m'avaient en effet amené, par réaction, à prendre légèrement les choses, et à les tourner parfois en dérision... Avec une gaillardise affectée et un certain mauvais goût, je le reconnais.

LE BOSSU, notant gravement. C'est un état d'esprit dont il vous faudra rendre compte.

Il y a un silence. On entend plus que la machine qui achève de transcrire la réponse d'Antoine.

ANTOINE. Mais de quoi suis-je accusé, au juste ?

LE BOSSU. D'avoir mal pensé, d'avoir mal vécu.

ANTOINE. Et on est condamné pour ça ?

LE BOSSU. Le nouveau code prévoit que la légèreté sera passible de la peine capitale.

De **Michel Audiard** (Audiard par Audiard, 1995) :

Car, ce qui me séduit dans la droite, ce sont ses écrivains. Montherlant, Morand, Giono, Jacques Perret et Marcel Aymé. Je suis toujours attiré par la déconnante, et la droite déconne. Les hurluberlus, les mabouls, on ne les trouve qu'à droite. La droite est braque, il ne faut jamais l'oublier. À gauche, c'est du sérieux. Ils pensent ce qu'ils disent et, c'est le moins qu'on puisse dire, ils ne sont pas très indulgents avec les idées des autres. Je n'ai jamais entendu Marcel Aymé porter des jugements sur le reste de l'humanité, ni demander des sanctions ou des châtiments.

D'**Olivier Bardolle** (Petit traité des vertus réactionnaires, 2010) :

Ne vous laissez pas entraîner par la dynamique du groupe, elle nivelle par le bas. Tout groupe est une machine de guerre en puissance, c'est le gang, la bande, la meute qui sont à l'œuvre. (...) Un type intelligent au milieu d'une dizaine de crétiens, et c'est la bêtise qui l'emporte. Ne sous-estimez jamais les effets toxiques du groupe sur l'individu. Ne vous laissez pas avoir non plus par toutes les bêtises proférées sur le « lâcher prise » et tout le fourbi bouddhique d'apprivoisement du vide. Ces concepts ne sont pas faits pour les Occidentaux. Au contraire, le propre du génie occidental consiste justement à ne jamais lâcher prise. Cela doit avoir du sens. Ce n'est pas pour rien que le monde entier s'est mis à ressembler au modèle occidental. (...) Il faut vivre en combattant et jamais en victime, et comme disait Ed Harris dans Apollo 13 : « Failure is not an option ! » Et que les Extrême-Orientaux se débrouillent avec leur « non-agir », d'ailleurs quand on voit l'extraordinaire frénésie de la Chine aujourd'hui on peut se demander si cette école du non-agir n'est pas plutôt une opération d'intoxication mentale ayant pour but de ligoter l'énergie des jeunes Occidentaux au profit de l'ambition chinoise qui se joue des règles monétaires et sociales afin d'asseoir sa suprématie sur le monde.

La pensée réactionnaire est d'abord élitiste et se défie des masses et du bonheur pour tous. Le nombre n'est pas son critère, seule la qualité individuelle guide son action.

De **Charles Baudelaire** (Mon cœur mis à nu, 1887) :

Ce qu'il y a d'enivrant dans le mauvais goût, c'est le plaisir aristocratique de déplaire.

Pourquoi les démocrates n'aiment pas les chats, il est facile de le deviner. Le chat est beau ; il révèle des idées de luxe, de propreté, de volupté, etc.

Être un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux.

Il n'existe que trois êtres respectables :

Le prêtre, le guerrier, le poète. Savoir, tuer et créer. Les autres hommes sont taillables et corvéables, faits pour l'écurie c'est-à-dire pour exercer ce qu'on appelle des professions.

Être un grand homme et un saint *pour soi-même*, voilà l'unique chose importante.

Je ne comprends pas qu'une main pure puisse toucher un journal sans une convulsion de dégoût.

D'**Alain de Benoist** :

L'esprit aristocratique survit au Japon dans le goût du *geste* et le sens de *l'inutile*, vertu qui se situe au-delà du bien et du mal, et qui considère comme dénuée de sens la question « raisonnable » : « À quoi cela sert-il ? » (Vu de droite, 1977)

La morale aristocratique, marquée du sceau de l'honneur, peut se définir par un critère constant : la capacité d'agir contre ses intérêts. C'est très exactement l'inverse de la théorie libérale, selon laquelle l'homme, essentiellement défini comme agent économique, poursuit toujours son « meilleur intérêt ». Mais il ne s'agit pas non plus de tomber dans l'ascèse négative ou dans l'angélisme : une société normale ne se compose pas seulement de héros. Encore faut-il, néanmoins, que ce soient les héros qui servent d'exemples et non... les autres. Sombart définit le héros comme quelqu'un qui cherche constamment ce qu'il peut donner à la vie, comment il peut enrichir l'existence, par opposition au « bourgeois », qui cherche constamment ce qu'il peut retirer de la vie, comment il peut enrichir sa propre existence. (Fondements nominalistes d'une attitude devant la vie, Nouvelle École n° 33, 1979)

À la morale du péché, cependant, on peut toujours opposer l'éthique de l'honneur. Dans l'éthique de l'honneur, on ne se repent de rien. Quand on a fait une faute, on en tire la leçon. On oublie souvent, mais l'on ne pardonne pas plus qu'on ne demande à être pardonné. *Never explain, never complain*. On ne s'explique pas, on ne se justifie pas. On ne se plaint pas, on ne se pose pas en victime, on ne cherche pas à faire un instrument de pouvoir d'une souffrance réelle ou supposée. On ne s'agenouille pas, on ne courbe pas la tête. On vit et on meurt debout. (Éditorial d'Élément n° 175, 2018)

De **Nicolas Berdiaev** (De l'inégalité, 1923) :

Se reconnaître, se vouloir, se chercher toujours plus de devoirs est une attitude aristocratique. Réclamer des droits est une attitude commune. L'aristocratie n'est pas une classe, c'est un principe spirituel.

En tant que gouvernement des meilleurs, qu'exigeance d'une sélection qualitative, l'aristocratie reste à jamais un principe supérieur de la vie sociale, la seule utopie digne de l'homme (...) Le principe aristocratique est ontologique, organique, qualitatif. Tous vos principes démocratiques, socialistes, anarchistes, sont formels, mécaniques, quantitatifs ; ils sont indifférents aux réalités et aux qualités de l'être, au contenu de l'homme. (...) La démocratie est hostile à la manifestation de personnalités fortes, brillantes et créatrices. Elle crée un milieu social qui tend à tout niveler, à s'emparer de la personne humaine pour se la soumettre. Votre opinion publique démocratique est la plus terrible des tyrannies, elle opprime l'esprit de l'homme, elle lui coupe les ailes.

La liberté est aristocratique, et non pas démocratique. Elle s'adresse à la personne, non à la masse. Votre liberté sociale peut entraîner la tyrannie la plus implacable, elle peut devenir l'esclavage de tous. Votre démocratie est également l'ennemi de tout esprit créateur. Non seulement elle n'ouvre pas la voie à la création, mais elle rétrécit tous les chemins, elle étrangle tous les élans créateurs. Les époques les plus créatrices dans la vie de l'humanité ont été aristocratiques et non pas démocratiques. Votre démocratie est profondément opposée à la culture supérieure, elle voudrait abaisser le niveau de la culture, diminuer dans celle-ci son élément qualificatif pour renforcer le quantitatif. Les mouvements démocratiques sont animés par une jalousie de la culture supérieure, par une animosité rancunière envers les qualités d'autrui. Et cela pose un sceau d'indignité sur le style de la culture démocratique. Votre siècle a commencé par nier les grands hommes, les génies et les saints, il lutte contre les prérogatives des personnalités créatrices.

Il y a dans l'aristocratie une injustice, un caprice, un arbitraire divins sans lesquels la vie cosmique et la beauté de l'univers sont impossibles. La plate exigence plébéienne et prolétarienne d'une équité nivelante, qui consiste à rendre à chacun selon la quantité de son travail, est une atteinte à l'épanouissement de la vie, à l'abondance divine.

La vertu aristocratique donne, elle ne prend pas. L'aristocrate est celui auquel il est donné davantage et qui peut partager son surcroît.

Par nature, la lutte pour le pouvoir et pour des intérêts n'est pas aristocratique. Le pouvoir des meilleurs et des plus nobles, des plus forts selon leurs dons, est non pas un droit, mais un devoir, non pas une prétention, mais un service.

Il ne faut pas que la chevalerie et la noblesse disparaissent du monde, elles doivent faire communier les grandes masses populaires avec le royaume de la dignité et de l'honneur.

De **Georges Bernanos** (La France contre les robots, 1947) :

Un monde dominé par la Force est un monde abominable, mais le monde dominé par le Nombre est ignoble.

À propos de **Georges Bernanos**, **Bruno de Cessole**¹ écrit :

Pour Bernanos, l'enfance n'est pas une période déterminée et éphémère de la vie, le temps heureux de l'irresponsabilité, objet de nostalgie douceureuse, mais une région de l'âme, une patrie selon l'esprit, où, tout au long de sa vie, l'écrivain viendra revivifier ses valeurs nourricières : la fierté, le risque, l'héroïsme, le sacrifice, le service, l'intransigeance, la pureté, l'horreur du mensonge.

D'**Henri-Frédéric Blanc** (Discours de réception du diable à l'académie française, 2002) :

Aujourd'hui il est plus efficace de propager le mal par la douceur. Le miel fait tout passer, le sucre cause de plus beaux ravages que le poivre. (...) Nous devons noyer les âmes fières dans la guimauve et dissimuler nos lames de rasoir dans le caramel mou de la tolérance universelle, nous devons transformer le public en un paquet de gélatine face à un tas de navets, nous devons écraser les grands esprits sous des avalanches de coton, nous devons éteindre le feu sacré de la jeunesse sous un déluge d'eau tiède. (...) Vous devez pousser le mépris jusqu'à la gentillesse. Bousculer les autres c'est espérer encore les changer, sortir les crocs c'est encore de l'humanité, c'est de la prévenance, du respect, de la délicatesse. (...) En outre, soyez toujours raisonnable. Finie l'époque où le diable propageait la folie, aujourd'hui je répands la raison comme la peste. Car il est fort raisonnable d'être égoïste, fort raisonnable d'être un marchand de soupe, fort raisonnable d'être un lâche. Il est fort raisonnable d'être mort. N'oubliez jamais que le diable a plus à craindre des fous que des gens sensés, plus à craindre des risque-tout que des risque-rien. Bon sens, équilibre, raison, science et progrès, c'est mon gâteau préféré.

De **Jean Cau** :

Ce qui vaut, ce n'est pas la vie, mais ce qu'on fait d'elle. (...) Il y a quelques destins, le reste n'est que vies sans aucun intérêt. Des romans à l'usage des femmes. Des potins. Des crépitements de bulles qui montent de la vase de l'étang remuée. Des histoires de cinématographe. (Les écuries de l'Occident, 1973)

Jean Cau, dans son pamphlet « La barbe et la rose » (La Table ronde, 1982), part d'une déclaration politique : « Notre volonté légitime, à nous socialistes français, est de bâtir une société fraternelle où les aspirations des plus déshérités seront justement satisfaites », et la corrige ainsi : « Notre désir capricieux, à nous poètes luxueux, est de danser dans un monde injuste, où les folies des gens nobles pourront par grâce s'épanouir. »

À propos de **Jean Cau**, **Alain de Benoist**² écrit :

À la plèbe qui demande des « raisons de vivre », Jean Cau répond qu'il n'y en pas : « Il n'y a que des *passions* de vivre. Il y a des forces, des élans, des amours, des instincts. Mais il n'y a pas de *raisons*. » (...) Jean Cau voit deux tendances s'affronter dans le monde : une tendance de vie, qui va vers la *différence*, et une tendance de mort, qui va vers l'*égalité*.

1 Le défilé des réfractaires, L'Éditeur, 2011

2 Vu de droite, Copernic, 1979

De **Louis-Ferdinand Céline** (Bagatelles pour un massacre, 1937) :

Moi j'ai jamais voté de ma vie !... Ma carte elle doit y être encore à la Mairie du « deuxième »... J'ai toujours su et compris que les cons sont la majorité, que c'est donc bien forcé qu'ils gagnent !... Pourquoi je me dérangerais dès lors ?

D'**Emil Michel Cioran** (Syllogismes de l'amertume, 1952) :

Mille ans de guerre consolidèrent l'Occident ; un siècle de « psychologie » l'a réduit aux abois.

Le **Club des Ronchons** est interdit aux femmes, aux enfants, aux animaux et aux plantes vertes. Il a pour objet d'étudier l'horreur du bonheur. Sa devise est « En arrière toute ! ». Il garantit que le produit de la vente de ses livres ne sera versé en aucun cas à une association caritative. **Jean Dutourd** précise : « Le Club des Ronchons est le Jockey-Club de l'esprit. C'est-à-dire une assemblée de gens qui ont en commun le privilège de la naissance et qui se sont réunis afin qu'on ne les confonde pas avec la canaille béate, toujours prête à gober, à s'extasier, à marcher en rangs, à se griser d'informatique, à chanter des hymnes au progrès, à dire « notre époque est formidable », bref à se faire une gloire de son déshonneur. »

À propos de **Michel Déon**, **Bruno de Cessole**³ écrit :

Des refrains lancinants scandent l'œuvre de Michel Déon – en l'occurrence, l'émerveillement devant le miracle renouvelé de la Création, le scepticisme devant l'histoire et le prétendu sens du progrès, la défiance envers les idéologies, l'admiration pour l'héroïsme, la conscience de la précarité du bonheur, le goût de la solitude et des îles, la nostalgie des paradis perdus et la hantise de la décadence, l'inclination au secret et à une certaine gravité, ainsi qu'un attachement farouche à la liberté de penser et d'agir comme bon vous semble, dont témoignent nombre de ses personnages.

De **Jean Dutourd** (Le complexe de César, 1946) :

La démarche habituelle du monde est de plier les grands principes jusqu'à ce qu'ils s'accrochent avec les sentiments ou la médiocrité. La beauté est de ces grands principes, c'est la plier que de dire : « À chacun son goût. » La beauté, de quelque beauté qu'il s'agisse, existe avant tout. On la sent si on a le goût exercé. Il en résulte qu'il n'y a qu'un seul bon goût et une infinité de mauvais goûts. C'est ceux-ci qui diffèrent. C'est une hérésie de préférer : « Cela me plaît, donc c'est beau. » La vérité, au contraire, réside en cet article de foi : « Cela est beau, cela donc me plaît, ou doit me plaire. » Quant à « disputer des goûts et des couleurs », à mon avis, c'est parfaitement permis. Pourquoi pas ? Seuls, les imbéciles ou les lourdauds y perdent, mais ils sont la majorité ; c'est pour cela qu'ils ont promulgué ce beau proverbe qu'a dénoncé déjà Emmanuel Kant, dans sa Critique du Jugement. Il est bien évident qu'on ne saurait énoncer les canons du beau, de l'héroïsme ou de l'amour. La faculté par laquelle on sent la beauté est un produit tout à fait subtil de l'intelligence et du cœur. Son éducation nécessite une application extrême.

De **Julius Evola** :

Est digne du nom d'homme – vir – celui qui a en lui sa propre norme, qui se montre actif face à la réalité, refuse d'en subir la violence, s'entend à la diriger ou, quand cela devient impossible, à lui barrer la route. (Rassegna italiana, 1939)

3 Le défilé des réfractaires, L'Éditeur, 2011

Les hommes du nouveau front seront, certes, antibourgeois, mais en raison de leur conception supérieure, héroïque et aristocratique, de l'existence ; ils seront antibourgeois parce qu'ils mépriseront la vie confortable ; antibourgeois parce qu'ils ne suivront pas ceux qui promettent des avantages matériels, mais ceux qui exigent tout d'eux-mêmes ; antibourgeois, enfin, parce qu'ils n'auront pas la préoccupation de la sécurité, mais aimeront une union essentielle de la vie et du risque, sur tous les plans, faisant leur le caractère inexorable de l'idée pure et de l'action précise. Il y a un autre aspect encore par lequel l'homme nouveau, substance cellulaire du mouvement de renaissance, sera antibourgeois et se différenciera de la génération précédente : son refus de toute forme de rhétorique et de faux idéalisme, son refus de tous les grands mots qu'on écrit avec la majuscule, de tout ce qui n'est que geste, phrase destinée à faire de l'effet, mise en scène. Dépouillement, au contraire, nouveau réalisme dans l'appréciation exacte des problèmes qui se poseront, en sorte que l'important sera, non l'apparence, mais l'être, non le bavardage, mais la réalisation, silencieuse et précise, en accord avec les forces apparentées et dans l'obéissance à l'ordre venant d'en haut. (Orientations, 1950)

Dans une société qui ne connaît plus ni l'Ascète, ni le Guerrier, dans une société où les mains des derniers aristocrates semblent faites davantage pour les raquettes de tennis ou les shakers de cocktails que pour l'épée ou le sceptre, dans une société où le type de l'homme viril, quand il ne s'identifie pas à la larve blafarde de l'« intellectuel » et du « professeur », au fantoche narcissique de l'« artiste » ou à la petite machine affairée et malpropre du banquier et du politicien, est représenté par le boxeur ou l'acteur de cinéma – dans une telle société, il était naturel que même la femme se levât et revendiquât pour elle aussi une « personnalité » et une liberté au sens anarchique et individualiste de l'époque actuelle. Là où l'éthique traditionnelle demandait à l'homme et à la femme d'être toujours plus eux-mêmes, d'exprimer par des traits toujours plus audacieux ce qui fait de celui-là un homme et de celle-là, une femme – la nouvelle civilisation tend au nivellement, à l'informe, à un état qui en réalité n'est pas au-delà, mais en-deçà de l'individuation et de la différence des sexes. (Révolte contre le monde moderne, 1934)

Tout, dans la civilisation moderne, tend à étouffer le sentiment héroïque de la vie. Tout tend à la mécanisation, à l'embourgeoisement, au nivellement réglé et prudent, à la fabrication d'êtres prisonniers de leurs besoins et privés de toute autonomie. Le contact est rompu avec les forces profondes et libres de l'homme, des choses et de la nature. Le démon des métropoles pétrifie toute vie, empêche toute respiration, contamine toute source. Qui plus est, des idéologies pusillanimes encouragent le mépris des valeurs qui furent la base, en d'autres temps, d'une organisation sociale plus rationnelle et plus limpide. Dans les anciennes communautés, on trouvait l'aristocratie guerrière au sommet de la hiérarchie ; mais aujourd'hui, sous l'influence des utopies pacifistes et humanitaires de type essentiellement anglo-saxon, on cherche à faire du guerrier une sorte de figure anachronique, un être dangereux et nocif qu'une prophylaxie opportune saura éliminer à l'avenir, au nom du « progrès ». (Méditations du haut des cimes, 1974)

D'**Anatole France** (Les opinons de M. Jérôme Coignard, 1893) :

La folie de la Révolution fut de vouloir instituer la vertu sur la terre. Quand on veut rendre les hommes bons et sages, libres, modérés, généreux, on est amené fatalement à les tuer tous. Robespierre croyait à la vertu : il fit la Terreur. Marat croyait à la justice : il demandait deux cent mille têtes.

De Joseph Arthur de Gobineau :

Dans la vie, il y a l'amour – et puis le travail – et puis rien. (Lettre 1877)

La grande loi du monde, ce n'est pas de faire ceci ou cela, d'éviter ce point ou de courir à tel autre : c'est de vivre, de grandir et de développer ce qu'on a en soi de plus énergique et de plus grand. (La Renaissance, 1877)

De Nicolás Gómez Dávila (Les horreurs de la démocratie, 1977) :

La société démocratique se contente, dans le meilleur des cas, d'assurer la coexistence des gens. Les sociétés aristocratiques, en revanche, élèvent sur la glèbe humaine un palais de cérémonies et de rites pour éduquer les hommes.

Dans les époques aristocratiques, ce qui a de la valeur n'a pas de prix. Dans les époques démocratiques, ce qui n'a pas de prix n'a pas de valeur.

Même si l'inégalité n'était pas ineffaçable, nous devrions la préférer à l'égalité par amour de la polychromie.

Nous ne blâmons pas le capitalisme parce qu'il fomenté l'inégalité, mais pour favoriser l'ascension de types humains inférieurs.

La féodalité a été fondée sur des sentiments nobles : loyauté, protection, service. Les autres systèmes politiques se fondent sur des sentiments méprisables : égoïsme, convoitise, jalousie, lâcheté.

De Pierre Gripari :

Chez la plupart des individus, le cerveau joue le rôle non pas d'une Académie des sciences, mais d'un simple ministère de la Propagande. (Frère Gaucher ou le voyage en Chine, 1975)

L'homme n'est pas fait pour le bonheur. Il a besoin de l'insatisfaction, de la difficulté, de la recherche, de la lutte, et même de l'ennemi. S'il prétend désirer la résolution des conflits, la liquidation des obstacles et la réalisation de ses vœux, il se trompe, il se ment à lui-même. Il faut combattre l'adversaire, non pour qu'il cesse d'être l'adversaire, mais au contraire pour qu'il le reste. Si vous avez un bon ennemi, soignez-le bien surtout, gardez-le précieusement, ne vous en séparez sous aucun prétexte ! Et ne rêvez surtout pas de reddition sans condition ni de victoire totale ! (Contre le bonheur, in Club des Ronchons, L'horreur du bonheur, 1990)

De René Guénon (La crise du monde moderne, 1927) :

L'avis de la majorité ne peut être que l'expression de l'incompétence.

D'**Ernst Jünger** (Le problème d'Aladin, 1983) :

Je ne suis pas un libéral, du moins pas au sens où il faut se mettre ensemble pour cela et voter. On porte la liberté en soi-même ; une bonne tête la réalise sous chaque régime. L'homme reconnu comme tel prend les devants partout, franchit toute ligne. Il ne passe pas à travers les régimes, ce sont eux qui passent à travers lui, et laissent à peine une trace. Il peut se passer d'eux, non pas eux de lui. Ils sont sévères, ce qui aiguise ainsi l'intelligence. D'autre part, les régimes en viennent rapidement à se ressembler ; partout disparaît la gaieté, même le sourire à Paris.

De **Rudyard Kipling** (Si, 1910 ; adaptation d'André Maurois) :

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,
Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir ;

Si tu peux être amant sans être fou d'amour,
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre,
Et, te sentant haï, sans haïr à ton tour,
Pourtant lutter et te défendre ;

Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties par des gueux pour exciter des sots,
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles
Sans mentir toi-même d'un mot ;

Si tu peux rester digne en étant populaire,
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois,
Et si tu peux aimer tous tes amis en frère,
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi ;

Si tu sais méditer, observer et connaître,
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur,
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,
Penser sans n'être qu'un penseur ;

Si tu peux être dur sans jamais être en rage,
Si tu peux être brave et jamais imprudent,
Si tu sais être bon, si tu sais être sage,
Sans être moral ni pédant ;

Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres les perdront,

Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis,
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la Gloire
Tu seras un homme, mon fils.

De **Gustave Le Bon** (Psychologie des foules, 1895) :

Les civilisations n'ont été créées et guidées jusqu'ici que par une petite aristocratie intellectuelle, jamais par les foules. Les foules n'ont de puissance que pour détruire. Leur domination représente toujours une phase de barbarie.

De **Jean Mabire** (Thulé : le soleil retrouvé des Hyperboréens, 1977) :

Nous avons perdu notre âme parce que nous avons perdu le sens des valeurs communes qui formaient l'antique "sagesse" de nos peuples. Il nous faut faire revivre l'âme des Hyperboréens et "redéfinir" Dieu. Car le sacré ne se trouve pas hors de nous, mais en nous. Car Dieu n'est pas du Ciel, mais de la Terre. Car il ne nous attend pas après la mort, mais nous offre la création de la vie. Dieu n'est pas surnaturel et il n'est pas transcendant. Il est au contraire la Nature et la Vie. Il est dans le soleil et dans les étoiles, dans le jour et dans la nuit, dans les arbres et dans les flots. Dieu naît avec les fleurs et meurt avec les feuilles. Dieu respire avec le vent et nous parle dans le silence de la nuit. Il est l'aurore et le crépuscule. Et la brume. Et l'orage.

Dieu s'incarne dans la Nature. La Nature s'épanouit sur la Terre. La terre se perpétue dans le Sang. Nous savons, depuis Héraclite, que la vie est un combat et que la paix n'est que la mort. Notre religion se veut d'abord culte des héros, des guerriers et des athlètes. Nous célébrons, depuis les Grecs, les hommes différents et inégaux. Notre monde est celui du combat et du choix, non celui de l'égalité. L'univers n'est pas une fin mais un ordre. La nature diversifie, sépare, hiérarchise. L'individu, libre et volontaire devient le centre du monde. Sa plus grande vertu reste l'orgueil – péché suprême pour la religion étrangère. Dans notre conception tragique de la vie, la lutte devient la loi suprême. Est un homme véritable celui qui s'attaque à des entreprises démesurées. Une même ligne de crêtes unit Prométhée à Siegfried.

Les deux mots qui reviennent sans doute le plus souvent dans les vieilles chroniques européennes ce sont ceux de volonté et d'honneur. L'espoir, par contre, n'a pas de sens. Ce qui compte, c'est d'accomplir ce qui doit être accompli et non pas ce qui doit aboutir à un succès.

Je retrouvais dans toute cette morale de l'antique Hyperborée un certain goût pour les causes désespérées. Une attitude de perpétuel défi, où le goût du risque s'exaltait jusqu'à dépasser toutes les limites du possible. Les guerriers spartiates de Léonidas aux Thermopyles restent, en ce sens, de purs Hyperboréens. Le bien s'identifie avec l'action d'éclat, qui prend une valeur en soi-même. Ce qui compte, ce n'est pas le plaisir, mais le devoir. Non pas la soumission à un autre que soi-même mais la liberté de s'imposer une conduite conforme à l'imprescriptible honneur de sa lignée et de son clan.

De **Marc-Aurèle** (Pensées pour moi-même, 2^e siècle) :

De Maxime, j'ai appris ce que c'est que d'être maître de soi ; de ne jamais rester indécis ; de supporter de bon cœur toutes les épreuves, y compris les maladies ; de tempérer son caractère par un mélange d'aménité et de tenue ; d'exécuter sans marchander toutes les obligations qu'on a ; d'inspirer à tout le monde cette conviction que, quand on parle, on dit toujours ce qu'on pense, et que, quand on agit, on a l'intention de bien faire ; de ne s'étonner de rien ; de ne se point troubler ; de ne jamais se presser ni se laisser aller à l'indolence ; de ne jamais se déconcerter dans le désespoir en s'abandonnant soi-même et en s'anéantissant ; ou de ne pas reprendre trop subitement du courage et une confiance exagérée ; d'être serviable et prompt à l'indulgence ; en un mot, de donner de soi plutôt l'idée d'un homme qui ne change pas que celle d'un homme qui se réforme, de quelqu'un dont jamais personne n'a dû croire être dédaigné, et à qui personne ne s'est jamais cru supérieur ; enfin de tâcher d'être affable pour tout le monde.

De **Gabriel Matzneff** (Le taureau de Phalaris, 1987) :

Le dandysme, c'est la rigueur, l'ascèse et le désir d'être, en toutes circonstances, sublime, c'est-à-dire supérieur aussi bien à la tentation du désespoir qu'à celle du conformisme social. Le dandysme est, ou devrait être, synonyme de générosité, de dépouillement, d'élan vers la sainteté. (...) Le dandy est essentiellement un païen qui récapitule en soi les meilleures écoles de l'antiquité gréco-romaine ; qui est à lui seul un pyrrhonien, un cynique, un épicurien et un stoïque. Le dandy aime d'être aimé des gens qu'il aime ou estime ou admire ; mais la haine des imbéciles et la jalousie des médiocres ne l'affligent pas outreusement : au contraire, elles le corroborent dans le plaisir qu'il a d'être celui qu'il est.

De **Henry de Montherlant** :

Une âme saine, ayant ce fond de simplicité qui caractérise et permet les choses grandes, sera toujours assez flexible, assez abondante et assez vigoureuse pour fondre joyeusement dans une unité supérieure la plupart de ces prétendues antinomies qui arrêtent tant de larves que nous croisons. Bonheur, souffrance, candeur, souillure, sagesse, folie, tout m'appartient et je veux tout avoir, car tout m'est bon, si rien ne l'est assez. (Première Olympique, 1923)

Les vertus que vous cultiverez par-dessus tout sont le courage, le civisme, la fierté, la droiture, le mépris, le désintéressement, la politesse, la reconnaissance, et, d'une façon générale, tout ce qu'on entend par le mot de générosité. (...) Si vous avez ces vertus-là, le reste importe moins. Il importe peu, par exemple, que vous croyiez en Dieu, ou non. Vous pouvez penser là-dessus comme bon vous semblera. Il importe peu que vous aimiez ou non votre prochain. Mais ne recherchez pas son amour. D'abord, parce que celui qui vous donne son amour vous prend votre liberté. Ensuite, parce que chercher à plaire est la pente la plus glissante pour piquer droit vers le plus bas niveau. Il importe peu que vous cédiez ou non au plaisir des sens. (...) Beaucoup d'actes que la morale commune tient pour innocents condamnent un homme sans recours. Mais le mensonge, le meurtre, le vol, le pillage de guerre ne condamnent pas un homme nécessairement. Il peut les commettre et garder les caractères de la supériorité. La vie de nombre d'hommes ne vaut pas plus que la vie d'un goujon. Le vol a souvent des excuses. Le mensonge fait souvent moins de maux que la vérité ; à l'encontre de l'opinion commune, on peut très bien mentir à ceux qu'on aime le plus : vous m'avez menti, je vous ai menti, je vous mentirai encore. Bien entendu, sur tout cela, ne me faites pas dire ce que je ne dis pas. Voilà beaucoup de choses indifférentes. C'est que l'essentiel est la hauteur. Elle vous tiendra lieu de tout. En elle je comprends le détachement, car comment prendre de la hauteur sans se détacher ? Elle vous serait une patrie suffisante, si vous n'aviez pas l'autre. Elle vous tiendra lieu de patrie, le jour où l'autre vous manquera. Il faut être fou de hauteur, car, l'étant, on dégringole encore tant et plus. Que sera-ce donc, si on ne l'est pas ! (...) La souffrance est le *petit luxe* des personnes de médiocre qualité. (...) (Lettre d'un père à son fils, 1934)

De Friedrich Nietzsche :

L'homme doit être élevé pour la guerre et la femme pour le délassement du guerrier : tout le reste est folie. (Ainsi parlait Zarathoustra, 1885)

(Par-delà le bien et le mal, 1886) :

Toute élévation du type « homme » a été jusqu'à présent l'œuvre d'une société aristocratique – et il en sera toujours de même : l'œuvre d'une société qui croit à de multiples échelons de hiérarchie, à des différences de valeur d'un homme à l'autre, et qui a besoin d'une forme quelconque d'esclavage.

L'homme noble possède le sentiment intime qu'il a le droit de déterminer la valeur, il n'a pas besoin de ratification. Il décide que ce qui lui est dommageable est dommageable en soi, il sait que si les choses sont mises en honneur, c'est lui qui leur prête cet honneur, il est créateur de valeurs. Tout ce qu'il trouve sur sa propre personne, il l'honore. Une telle morale est la glorification de soi-même. Au premier plan se trouve le sentiment de la plénitude, de la puissance qui veut déborder, le bonheur de la grande tension, la conscience d'une richesse qui voudrait donner et répandre. L'homme noble, lui aussi, vient en aide aux malheureux, non pas ou presque pas par compassion, mais plutôt par une impulsion que crée la surabondance de force. L'homme noble rend honneur au puissant dans sa personne, mais par là il honore aussi celui qui possède l'empire sur lui-même, celui qui sait parler et se taire, celui qui se fait un plaisir d'être sévère et dur envers lui-même, celui qui vénère tout ce qui est sévère et dur. « Wotan a placé dans mon sein un cœur dur », cette parole de l'antique saga scandinave est vraiment sortie de l'âme d'un viking orgueilleux. Car lorsqu'un homme sort d'une pareille espèce, il est fier de ne pas avoir été fait pour la pitié. C'est pourquoi le héros de la saga ajoute : « Celui qui, lorsqu'il est jeune, ne possède pas déjà un cœur dur, ne le possédera jamais. » Les hommes nobles et hardis qui pensent de la sorte sont aux antipodes des promoteurs de cette morale qui trouvent l'indice de la moralité justement dans la compassion, dans le dévouement, dans le désintéressement. La foi en soi-même, l'orgueil de soi-même, une foncière hostilité et une profonde ironie en face de l'« abnégation » appartiennent, avec autant de certitude à la morale noble qu'un léger mépris et une certaine circonspection à l'égard de la compassion et du « cœur chaud ». – Ce sont les puissants qui s'entendent à honorer, c'est là leur art, le domaine où ils sont inventifs. Le profond respect pour la vieillesse et pour la tradition, – cette double vénération est la base même du droit, – la foi et la prévention au profit des ancêtres et au préjudice des générations à venir est typique dans la morale des puissants. Quand, au contraire, les hommes des « idées modernes » croient presque instinctivement au « progrès » et à l'« avenir » perdant de plus en plus la considération de la vieillesse, ils montrent déjà suffisamment par là l'origine plébéienne de ces « idées ». Mais une morale de maître est étrangère et désagréable au goût du jour, lorsqu'elle affirme avec la sévérité de son principe, que l'on a de devoirs qu'envers ses égaux ; qu'à l'égard des êtres de rang inférieur, à l'égard de tout ce qui est étranger, l'on peut agir à sa guise, comme « le cœur vous en dit », et de toute façon en se tenant « par-delà le bien et le mal ». On peut, si l'on veut user ici de compassion et de ce qui s'y rattache. La capacité et le devoir d'user de longue reconnaissance et de vengeance infinie – les deux procédés employés seulement dans le cercle de ses égaux, – la subtilité dans les représailles, le raffinement dans la conception de l'amitié, une certaine nécessité d'avoir des ennemis (pour servir en quelque sorte de dérivatifs aux passions telles que l'envie, la combativité, l'insolence, et, en somme, pour pouvoir être un ami véritable à l'égard de ses amis) : tout cela appartient à la caractéristique de la morale noble, qui, je l'ai dit, n'est pas la morale des « idées modernes », ce qui fait qu'aujourd'hui, elle est difficile à concevoir et aussi difficile à déterrer et à découvrir.

Au risque de scandaliser les oreilles naïves, je pose en fait que l'égoïsme appartient à l'essence des âmes nobles ; j'entends affirmer cette croyance immuable qu'à un être tel que « nous sommes » d'autres êtres doivent être soumis, d'autres êtres doivent se sacrifier. L'âme noble accepte l'existence de son égoïsme sans avoir de scrupules, et aussi sans éprouver un sentiment de dureté, de contrainte, de caprice, mais plutôt comme quelque chose qui doit avoir sa raison d'être dans la loi fondamentale des choses. Si elle voulait donner un nom à cet état de faits, elle dirait : « c'est la justice même ». Elle s'avoue, dans des circonstances qui d'abord la font hésiter, qu'il y a des êtres dont les droits sont égaux aux siens ; dès qu'elle a résolu cette question du rang, elle se comporte envers ses égaux, privilégiés comme elle, avec le même tact dans la pudeur et le respect délicat que dans son commerce avec elle-même, – conformément à un mécanisme céleste qu'elle connaît de naissance comme toutes les étoiles. C'est encore un signe de son égoïsme, que cette délicatesse et cette circonspection dans ses rapports avec ses semblables. Chaque étoile est animée de cette égoïsme : elle s'honore elle-même dans les autres étoiles et dans les droits qu'elle leur abandonne ; elle ne doute pas que cet échange d'honneurs et de droits, comme l'essence de tout commerce, n'appartienne aussi à l'état naturel des choses. L'âme noble prend comme elle donne, par un instinct d'équité passionné et violent qu'elle a au fond d'elle-même. Le concept « grâce » n'a pas de sens, n'est pas en bonne odeur inter pares ; il peut y avoir une manière sublime de laisser descendre sur soi les bienfaits d'en haut et de les boire avidement comme des gouttes de rosée, mais une âme noble n'est pas née pour cet art et pour cette attitude. Son égoïsme ici fait obstacle : elle ne regarde pas volontiers « en haut », mais plutôt devant elle, lentement et en ligne droite, ou vers en bas : – elle sait qu'elle est sur la hauteur.

Vivre avec un sang-froid énorme et fier ; mais avoir l'esprit toujours au-delà. – Avoir ou ne pas avoir, à son choix, ses passions, son pour et son contre, s'y appuyer pendant des heures, s'y mettre comme à cheval, souvent comme à âne. Car il faut savoir se servir de la bêtise de ses passions aussi bien que de leur fougue. Il faut savoir se conserver ses trois cents premiers plans et aussi ses lunettes noires : car il y a des cas où personne ne doit nous regarder dans les yeux : encore moins plonger dans le « fond » de nos causes. Et choisir pour compagnie ce vice gamin et joyeux, la politesse. Et rester maître de ces quatre vertus : le courage, la pénétration, la sympathie, la solitude. Car la solitude est chez nous une vertu, elle est un penchant sublime et un besoin de propreté. Cette vertu devine ce que vaut le contact des hommes, – « en société » – contact inévitablement malpropre. Toute communion, de quelque façon qu'elle se manifeste, soit en un point quelconque, soit à un moment quelconque – rend « commun ».

Un homme qui dit : « Cela me plaît, je le prends pour moi, je veux le protéger et le défendre contre tous » ; un homme qui peut mener une chose, exécuter une résolution, rester fidèle à une pensée, retenir une femme, punir et abattre un insolent ; un homme qui tient sa colère et son épée, à qui reviennent et échoient naturellement les êtres faibles, souffrants, opprimés, et même les animaux, bref un homme qui est né maître, – si un tel homme éprouve de la compassion, eh bien ! cette compassion aura de la valeur ! Mais qu'importe la compassion de ceux qui souffrent ! ou de ceux-là même qui prêchent la compassion ! Il y a aujourd'hui, presque partout en Europe, une sensibilité et une irritabilité maladives pour la douleur et aussi une intempérance fâcheuse à se plaindre, une efféminisation qui voudrait se parer de religion et de fatras philosophique, pour se donner plus d'éclat – il y a un véritable culte de la douleur. Le manque de virilité de ce qui, dans ces milieux exaltés, est appelé « compassion », saute, je crois, tout de suite aux yeux. – Il faut bannir vigoureusement et radicalement cette nouvelle espèce de mauvais goût, et je désire enfin qu'on se mette autour du cou et sur le cœur l'amulette protectrice du « gai saber », du « gai savoir », pour employer le langage ordinaire.

(Le crépuscule des idoles, 1888) :

Liberté signifie que les instincts virils, les instincts joyeux de guerre et de victoire, prédominent sur tous les autres instincts, par exemple sur ceux du « bonheur ». L'homme *devenu libre*, combien plus encore l'*esprit* devenu libre, foule aux pieds cette sorte méprisable de bien-être dont rêvent les épiciers, les chrétiens, les vaches, les femmes, les Anglais et d'autres démocrates. L'homme libre est *guerrier*.

De **Roger Nimier** (Les Épées, 1948) :

Naturellement, on devrait supprimer tous ceux qui manquent de vocabulaire, car ils sont grossiers sans le vouloir.

D'**Alain Paucard**, président du Club des Ronchons (Oui, c'était mieux avant, 2015) :

L'aristocrate était un jouisseur mais savait se sacrifier surtout quand la cause était perdue. Le bourgeois tient trop à sa peau et à ses jouissances de dividende pour tenter le moindre sacrifice. Mais l'homme de communication, le stratège en marketing, le blogueur fou, où est sa victoire ? Dans la destruction. Dans la destruction consciente et organisée de tout ce qui peut ressembler à la Beauté. Faisant table rase il ne peut reconstruire que sur du vide. Si l'on n'est pas horrifié par le spectacle des transports en commun où la majorité, soit tapote sur son appareil téléphonique, soit porte un casque sur les oreilles, c'est que le travail de décervelage est accompli.

De **Louis Pauwels** :

Il n'y a qu'une morale : vaincre tous les obstacles qui nous empêchent de nous surpasser. (Blumroch l'admirable, 1976)

Les pires massacres de l'histoire viennent des philosophailleries. On supprimera la tentation de s'entre-tuer en punissant la propagation des idées achevées. L'intelligence, c'est ce qui fait que l'on s'abstient de conclure. Flaubert l'avait deviné : « La bêtise consiste à vouloir conclure. » Homo novis sera si intelligent qu'il aura toutes les opinions à la fois. Plus une : que professer des opinions est méprisable. (Blumroch l'admirable, 1976)

Les vertus qui suffisent : la rectitude, la fierté, le culte de la vie, la préparation à la mort. (L'apprentissage de la sérénité, 1978)

L'homme de qualité exige tout de soi. C'est un souverain. L'homme sans qualité exige tout des autres. C'est un despote. (L'apprentissage de la sérénité, 1978)

Dans un monde sans qualité, l'homme serein passe pour un égoïste, l'homme libre d'esprit pour un cynique, l'homme qui se respecte pour un arrogant. (L'apprentissage de la sérénité, 1978)

Il y a de la qualité dans un homme quand celui-ci a le sens de la distance entre les hommes, quand il voit partout du rang, des degrés, de la hiérarchie. Bref, quand il est capable d'établir des distinctions. C'est en cela qu'on est aristocrate. (Comment devient-on ce que l'on est ? 1978)

Certainement, la monarchie, parce qu'elle exprime avec plus ou moins de justesse l'irrépressible sentiment aristocratique, est le système le plus proche des lois de la nature. C'est la démocratie qui fait problème. Mais la nature n'a pas de problèmes, elle n'a que des solutions. Et toute démocratie a besoin d'être une « méritocratie » pour rester une civilisation. (Comment devient-on ce que l'on est ? 1978)

Être, c'est être différent, c'est n'avoir pas de sosie, pas même dans la glace. C'est être ouvert, attentif à la saveur sans cesse nouvelle et spécifique des choses. C'est refuser le mimétisme dont se nourrissent les masses et dont procèdent les égarements et préjugés de toute nature. Être, c'est refuser de ressembler à ses propres limites, afin de pousser la célébration de la vie aussi loin que possible. (Les dernières chaînes, 1997)

Jacques Perret se décrit lui-même comme un chasseur de licorne, un hallebardier réserviste, un autonomiste des Gobelins, un folliculaire de la Réaction, un réfractaire bâti, un réactionnaire aveugle. Contre le Mouvement Latitudinaire des Républicains Techno-cratiques et l'Union des Gauches Électroniques et des Indépendants Psychanalysés, Perret se présente comme appartenant à la Société secrète des Compains de Mérovée et affilié au complot archéo-régressiste. Contre le Rassemblement des Radicaux bihémisphériques et l'Intergroupe des Universaux Consciencieux, il prône la citoyenneté mondiale mérovingienne et la défense de Charles le Chauve tout en constatant finalement que le suffrage universel fonctionne comme un crible établi pour ne retenir que les éléments médiocres. Il souhaite le retour des hiérarchies colorées, la renaissance des sociétés disparates, les privilèges de clocher. Il confesse un penchant à remplacer la connaissance par le préjugé, le savoir par le parti pris et l'examen analytique par les données immédiates du pifomètre. Il déclare : « Quand on me parle européen je répons baillage ou sénéchaussée, quand on me parle mondial je rétorque paroisse et quand on me parle social je riposte féodal. C'est ma façon d'être constructif. »

Le 16 décembre 1948, il écrit dans *Aspects de la France* :

Le Comité Exécutif Permanent des États Généraux de la France Laïque, s'annonçant comme tel avec toute la solennité qui convient au porteur d'une pareille enseigne, a été reçu l'autre jour par M. Vincent Auriol. L'attention du Président a été attirée sur l'accroissement de l'effectif scolaire, la nécessité de construire des écoles et de recruter des maîtres sous peine de voir un million d'enfants condamnés à l'ignorance. M. Vincent Auriol a bien voulu promettre d'accorder son attention. On sait que l'instruction est un bienfait de la République, on commence à savoir qu'elle constitue le meilleur soutien de l'édifice républicain. Si l'ignorance du peuple faisait la tranquillité des tyrans, l'instruction permet aux États démocratiques d'exercer une tyrannie plus subtile et plus pénétrante, avec moins de risques. Maintenir l'ignorance pour maintenir en esclavage, c'est une formule qui a d'antiques références, c'est le procédé direct et loyal ; mais prodiguer l'instruction pour confondre les esprits et exploiter la vanité des petits penseurs, imposer à bas prix les ivresses de la connaissance pour mieux assurer le triomphe des sophistes initiés, c'est la formule indirecte, le procédé vraiment génial de la tartuffière progressiste. Pour d'innombrables cervelles l'instruction est fumigène et si parfois l'ignorance est crasse, les cas d'obscurcissement total d'origine scolaire sont bien plus fréquents. Rien de plus imbécile que l'imbécile intellectuel. L'ignorance ne fait pas plus l'esclave que l'instruction ne fait l'homme libre. L'ignorance a ses lumières, peut-être divines, c'est une vieille histoire et l'instruction a si bien embrouillé les chemins de la liberté que les peuples instruits sont la proie rêvée des tyrannies doctrinaires. Ce million d'ignorants, c'est peut-être l'aubaine de la France.

Au surplus qu'est-ce que c'est que ce Comité Exécutif Permanent des États Généraux, etc., sinon une espèce de chapitre de chanoines ou de conseils de marguilliers progressistes, ou de congrégation diocésaine des maturités politiques. C'est une vérité qu'on nous serine tous les jours que la démocratie est une providence, le social une religion, l'État un dieu, et nous voyons bien que le formalisme s'est fait laïque. Et cette manière de concile onuménique pour l'amélioration des droits de l'homme, n'est-il pas hanté par le fantôme du surnaturel ? Dans les conclaves parlementaires, les pèlerinages civiques, et toutes les petites réunions paroissiales de la démocratie, ce ne sont que comités de doctrine, commissions des dogmes, discussions parathéologiques sur les sacrements électoraux, émissions de bulles, fulminations d'interdits, exégèses de textes sacrés, mandements sur les mystères joyeux du socialisme, les hérésies, la propagation de la foi nouvelle, la grâce républicaine, les liturgies scrutinières et la divine infaillibilité de cette conscience universelle, mythe brumeux, panacée pseudo-spirituelle, infiniment complaisante et insignifiante, espèce d'âme laïque pour les hommes affranchis que tourmente encore un dernier souvenir de l'âme chrétienne. Nous vivons dans la caricature et les populations émancipées sont toujours conviées à l'adoration de l'Être suprêmement démocratique et autres idoles laïques. L'ère de la liberté fut inaugurée par le cortège de la déesse Raison personnifiée par une actrice de cabaret convenablement affublée sur les indications du grand Robespierre ; la procession continue.

De Jean Raspail :

Jubilation. Les vrais amateurs de traditions sont ceux qui ne les prennent pas au sérieux et se marrent en marchant au casse-pipe, parce qu'ils savent qu'ils vont mourir pour quelque chose d'impalpable jailli de leurs fantasmes, à mi-chemin entre l'humour et le radotage. Peut-être est-ce un peu plus subtil : le fantasme cache une pudeur d'homme bien né qui ne veut pas se donner le ridicule de se battre pour une idée, alors il l'habille de sonneries déchirantes, de mots creux, de dorures inutiles, et se permet la joie suprême d'un sacrifice pour carnaval. C'est ce que la Gauche n'a jamais compris et c'est pourquoi elle n'est que dérision haineuse. Quand elle crache sur le drapeau, pisse sur la flamme du souvenir, ricane au passage des vieux schnoques à béret et crie « woman's lib ! » à la sortie des mariages en blanc, pour ne citer que des actions élémentaires, elle le fait d'une façon épouvantablement sérieuse, « conne » dirait-elle si elle pouvait se juger. La vraie Droite n'est pas sérieuse. C'est pourquoi la Gauche la hait, un peu comme un bourreau haïrait un supplicié qui rit et se moque avant de mourir. La Gauche est un incendie qui dévore et consume sombrement. En dépit des apparences, ses fêtes sont aussi sinistres qu'un défilé de pantins à Nuremberg ou Pékin. La Droite est une flamme instable qui danse gaiement, feu follet dans la ténébreuse forêt calcinée. (Le camp des saints, 1973)

L'homme n'a jamais aimé le genre humain en bloc, races, religions et cultures, mais seulement ceux qu'il reconnaît pour siens, ceux de son clan, si vaste soit-il. Pour le reste, il se force et on l'y a forcé. (Le camp des saints, 1973)

À dire vrai, je ne sais pas très bien qui je prie et pourquoi. Je ne prie pas avec des mots. Je ne sais pas les prières que l'on récite habituellement. Je les ai oubliées depuis longtemps et quand j'ai voulu les réapprendre, je me suis aperçu qu'elles me gênaient. Tandis que silencieusement, sans prononcer la moindre parole, simplement comme ça, en marchant dans la forêt, l'hiver, j'ai l'impression d'être moi-même une prière où se mélangent des sentiments qui d'ordinaire ne m'effleurent pas et que je ne saurais même pas exprimer. J'en suis le premier surpris. Des choses qui en toute autre circonstance me sembleraient bêtes et convenues, comme l'appartenance à une famille, à une religion, à un pays, à une race, le respect de la parole donnée, l'exaltation d'un engagement, l'amour d'une mère pour son enfant, la pitié envers les morts, l'honneur de soi, la fidélité à un maître... (Sire, 1990)

À propos de **Jean Raspail, Bruno de Cessole**⁴ écrit :

L'écrivain, consul général de l'onirique royaume de Patagonie, s'est taillé un royaume épique, d'encre et de papier, ordonné autour de valeurs désuètes et pérennes. La fidélité, la mémoire, l'honneur, la légitimité, le sacrifice, le jeu, la croyance au miracle, sans oublier l'humour. (...) Paladin des causes dites perdues, champion des peuples sacrifiés, chevalier servant d'un légitimisme intemporel, Raspail, depuis la disparition de Jacques Perret, est notre dernier chouan, notre ultime zouave pontifical. En un temps de résignation à l'universelle médiocrité, ses livres racontent des épopées sans âge et célèbrent des aventures individuelles. (...) Ce héraut d'un Occident immémorial, d'une France qui ne remonte pas à la Révolution, et dont les valeurs ne se confondent pas avec la Déclaration des Droits de l'Homme, n'a cessé de rappeler la beauté et la nécessité du monde gai et coloré de la différence contre l'ennui du monde gris de l'indifférencié.

De **Hughes Rebell** (Chants de la Pluie et du Soleil, 1894) :

J'ai vu en rêve Gallia pareille à une raccrocheuse de trottoir, à ces filles à matelots avinées et obscènes qui, dans les ruelles sombres des ports, se jettent au cou du premier passant.

Elle avait renvoyé tous ses amants, parce qu'ils étaient nobles et beaux, et rien ne lui plaisait maintenant que l'odeur des ruisseaux bourbeux et les maisons qu'annoncent de tristes lanternes.

Elle ressemblait aux dernières des prostituées et elle se réjouissait de son ignominie.

Tout d'un coup elle a saisi par le bras un homme souillé et infect, l'a embrassé sur les lèvres, puis le repoussant :

– Tu ne pues pas assez, lui a-t-elle dit.

Une femme alors lui a présenté un être qui sortait d'un asile d'insensés ; un rire continu découvrait ses dents longues et ses yeux paraissaient éblouis.

– Tu as trop d'esprit, s'est-elle écriée en lui tournant le dos.

Quelqu'un ensuite est venu. Le nouvel arrivant avait le corps difforme, la bouche baveuse, les yeux vicieux et criminels, la peau couverte de pustules.

– Tu as encore quelque beauté, va-t-en, lui a-t-elle crié.

Enfin est apparu un monstre dont le langage n'était qu'une suite de cris plaintifs ou féroces, un monstre à la tête et au corps velus, répandant une odeur de fumier.

Alors elle a couru au-devant de lui, l'a pressé contre son sein et elle le baisait, lui faisait mille caresses en répétant :

– Puisque tu t'appelles Bassesse et que tu n'es que vice et laideur et sottise, je t'aime, mon chéri, et je veux rester avec toi. Viens, tu verras quelle union sera la nôtre : tu es Bassesse, je suis Démocratie ; comment ne pas s'entendre ?

4 Le défilé des réfractaires, L'Éditeur, 2011

Mes amis ! mes amis ! Quel jour brûlerons-nous en place publique l'Institution chrétienne ? Quand souillerons-nous de boue l'effigie de Calvin ? Il y a eu un infâme sur la terre : ce fut le bourreau de Genève. La Suisse, la France, l'Angleterre, le monde entier sont encore empestés de son cadavre : on promène cette pourriture au milieu de nous en grande pompe comme une relique. Les livres gris, la science grise, la morale grise, cette eau rougie du bon sens médiocre, de l'honnêteté et de la pudeur bourgeoise, oh ! quel sera le bon tyran qui nous en débarrassera. Montrez la nudité de votre corps et de votre pensée ; soyez joyeux ; chantez et vivez, mais auparavant chassez à coups de fouet les ministres évangéliques. Car les plus grands ennemis de l'humanité, ce ne sont pas ceux qui en des fêtes somptueuses et orientales, parmi les chants de triomphe et les processions lumineuses, élèvent les âmes vers l'extase et célèbrent sans le savoir la divine Nature. Ce sont ces marionnettes pour murs blanchis, ces commentateurs de la Bible en habit noir, ces odieux radoteurs à l'air hypocrite qui ne veulent être ni des hommes ni des saints, engrossent leur femme selon le Seigneur et fabriquent des enfants sans péché. Vous ne savez pas ce que c'est que l'esprit protestant : il pénètre, il se faufile, il s'installe partout avec son masque d'austérité ; à peine vous en croyez-vous délivré qu'il vous enveloppe et vous entre dans la gorge comme le brouillard londonien. Toute la grande tristesse de ce siècle, c'est toi, Calvin, c'est toi misérable, qui l'as faite ! Quand l'humanité commençait à se délivrer de Jésus, à se délivrer de Paul, tu es venu étouffer sa force ; mais nous finirons peut-être par t'étouffer à ton tour. Nous déchirerons les redingotes grotesques de tes ministres ; nous ferons des édits somptuaires contre le noir, le chagrin, la ridicule solennité et nous couvrirons de fresques païennes et de claires tentures les murs blancs de tes temples pour installer à la place du crucifié la sainte Vénus, le saint Amour. Puis nous brûlerons les livres graves, lourds et pédantesques de tes savantesses et nous canoniserons le soleil, la poésie et la joie. Alors on dira : Les dieux et les déesses sont revenus, car sur les gazons frais, des nymphes et des satyres couronnés de roses se seront mis à danser.

Si vous avez une âme tournée vers l'Infini, et qui s'exalte, et qui chante, abstenez-vous des foules. Les millions d'yeux de la multitude n'ont pas de pensée ; pourtant ils vous fascinent, ils vous saisissent, ils vous attirent, – ah ! non point vers l'abîme du pur amour comme la nature, comme les grandes villes muettes, comme les ruines ! mais vers l'ennui grisâtre et la lourde débauche et le plaisir mou et dégoûté, qui ne hurle pas, qui ne palpète pas, mais languit et paresse comme un malade. Si vous désirez le soir vous endormir le cœur content, l'âme haute, abstenez-vous donc des foules. Les jardins ont leur fumier, les palais leurs latrines, l'humanité a la foule. Chaque homme a une âme grande comme un soleil ou une âme petite, de leur indécise et faible comme celle d'une veilleuse : la foule n'a aucune âme. Aussi n'y a-t-il pas de pollution pour un être noble, égale à celle qu'elle nous inflige. Quand je marche au milieu de la multitude je me sens souillé comme de la boue par tous ces regards qui se fixent sur moi et je voudrais me cacher le visage ; j'ai envie de crier : « Un masque ! donnez-moi un masque ! » Ceux qui auront été mêlés à la foule ne verront point le soleil : pour eux les femmes seront sans sourire, les fleurs sans parfum ; car la foule est la méchante fée qui détruit tout ce qu'elle approche et vole aux hommes leur joie, leur rire, leur amour et cette faculté d'illusion qui décore sans cesse l'Univers.

Si vous êtes nobles, si vous êtes pudiques, vous n'aurez point peur d'étaler une belle nudité ou une âme joyeuse, mais vous rougirez de montrer vos plaies, vos maladies, et votre laideur et votre tristesse.

Je veux jusqu'à mon dernier jour crier de toutes mes forces que le bonheur et la beauté ne sont point dans le sommeil, ni dans un repos confortable, mais dans l'effort, le travail et les combats, que de la guerre sort la guerre, que rien n'aspire à la paix ; – Circulation du sang, révolution du globe. Transformation, succession des êtres, création et destruction : le mot du monde est Mouvement.

De **Louis Rougier** (La mystique démocratique, 1929) :

Pour quantité de nos contemporains, la démocratie n'est pas une doctrine que l'on puisse discuter; ce n'est pas un « fait » que l'expérience puisse contredire; c'est une vérité de foi au-dessus de toute contestation, parce que la démocratie parlementaire, fondée sur le suffrage universel, est, selon eux, le seul gouvernement intrinsèquement juste et bon.

L'homme du monde qui exerce le magistère du bon goût, la femme qui n'est que beauté, pétulance, concetti, enjouement, parti pris de frivolité exquise sont les maîtres d'un art de vivre, hors duquel l'existence n'est composée que de paysans du Danube et de Scythes consciencieux. Ceux que la Réforme et la société moderne ont stigmatisés comme des parasites, ce sont les gens charmants et vains, experts seulement en l'art de plaire, qui firent les délices des sociétés aristocratiques de l'Ancien Régime. Les formes de vie qu'elles ont proscrites, c'est la vie des seigneurs et des princes qui dépensaient un temps précieux en de coûteuses et somptueuses festivités ; c'est la vie du dilettante pour qui la grande affaire de l'existence est d'en savourer les joies exquis et d'en cueillir les moments rares, d'exercer son corps et d'orner son esprit de façon à réaliser en lui la fleur de l'humanité ; c'est la vie contemplative du moine qui attend, dans l'étude et l'ascèse, les charismes de la grâce et la visitation de l'esprit ; c'est le jongleur de Notre-Dame qui se préoccupe seulement de chanter les laudes du Seigneur sans souci du lendemain ; c'est le funambule et le bohème pour qui le fil des jours n'est qu'une trame incertaine d'aventures, de mascarades et de complots sans gravité ; c'est le chercheur de quintessence, l'esprit inquiet qui scrute inlassablement les secrets occultes de la nature, à la poursuite de l'absolu ; c'est l'esthète qui mène dangereusement sa vie étudiée par delà le bien et le mal ; c'est l'artiste qui célèbre voluptueusement les fastes de la chair et la gloire des grandeurs mondaines ; ce sont, tout à la fois, les héros de l'Amadis et de l'Arioste ; Baltazare Castiglione et Benvenuto Cellini ; Raymond Lulle et le Vinci ; Ninon de Lenclos, Saint-Evremond et le Prince de Ligne ; Byron, ce génie luciférien et Shelley, cet Ariel réincarné ; c'est un prince de l'Église comme Bembo, une grande dame du Quattrocento telle Isabelle d'Este qui s'avance, une devise latine sur la manche et un livre précieux dans les mains ; Verlaine qui promène un soir de carnaval, parmi les fleurs du mal, la prime candeur d'une âme virgilienne et messire Saint François d'Assise, l'humble troubadour du Bon Dieu, fleurissant en grâces spirituelles parmi les roses de l'Ombrie. Que voilà des gens de parade, des oisifs, des gaspilleurs et des inutiles. Et pourtant ces inutiles furent les artisans supérieurs d'un style de vie inimitable. Athènes ne possédait qu'un maigre territoire, mais elle eut un public de connaisseurs parfaits et c'est pourquoi, du haut de son Acropole, elle a gagné l'audience du monde en détenant toutes les maîtrises. Les cités italiennes de la Renaissance furent de mauvais lieux et des coupe-gorge, mais quelle cour égala jamais la curie romaine ou l'académie platonicienne des Médicis ! Elles ont donné à l'humanité de si péremptores et solennelles raisons de vivre que qui donc n'échangerait pas, et tout l'or de New-York, et toutes les industries de Pittsburg, et toute la morale morose de Boston pour le baiser de gloire de ces trois villes qui furent le suprême scandale des Réformés : la Venise des doges, la Florence du Magnifique et la Rome des papes humanistes !

De **Raymond Ruyer** (Les nuisances idéologiques, 1972) :

Le racisme intelligent, qui a le sens de la diversité des ethnies, est moins nocif qu'un antiracisme intempérant, niveleur et assimilateur.

Petite provocation de **Denis Tillinac** (*L'âme française*, 2016) : il affirme qu'un enfant ou un ado qui a lu et aimé « Les trois mousquetaires », « Le petit Prince » et « Le lion » ne sera jamais de gauche... Il va jusqu'à écrire : « Sans le savoir, sans le vouloir, Alexandre Dumas aura offert avec ses Trois Mousquetaires le vade-mecum des jeunes pousses dont le vouloir-vivre s'impatiente sous un préau de lycée ou sur les bancs d'une fac. Toute la morale de la droite est dans ce galop insoucieux et passionné où la quête d'un absolu s'accompagne des gourmandises les plus charnelles. »

Jolie formule ! Évidemment, la droite dont parle Tillinac est une droite généreuse et sentimentale qui n'a rien à voir avec l'esprit capitaliste; une droite pour qui l'amitié, l'intime, l'aventure, le scepticisme, le jeu, l'esthétique du défi l'emportent toujours sur le militantisme, le contrat social, les idéologies, le primat du nombre, les solidarités imposées, le bonheur collectif.

Denis Tillinac, dans *Du Bonheur d'être réac* (2014), énumère et détaille les « fondamentaux du réac », des sens qui ébauchent « une apologie de la *liberté* et un hymne à la *noblesse* de l'homme ». Il montre aussi comment la modernité les ignore ou les réprovoque. Il s'agit de : le sens de l'honneur, de l'intériorité, de l'héritage, de l'humour, de la désinvolture, de l'élévation, de l'harmonie, de la religiosité, de la distinction, de la lenteur, de l'ambiguïté, du regret, des hiérarchies, de l'éternité, du tragique, des nostalgies, de la pudeur, de la féminité.

De **Dominique Venner** (*Un samouraï d'Occident*, 2013) :

Aux Européens de l'avenir, Homère a légué des modèles et des principes de vie sous forme d'une triade : la nature comme socle, l'excellence comme but, la beauté comme horizon.

Le stoïcisme n'est le propre d'aucune catégorie sociale. Ne pas se plaindre, conserver pour soi ses peines, ne pas étaler ses sentiments, ses humeurs, ses états d'âme, ses drames affectifs ou gastriques. S'interdire de parler d'argent, de santé, de cœur et de sexe, tout le contraire de ce qui s'étale dans les magazines de salons de coiffure et chez les « psys ». Dans son roman *Les Carnets du colonel Bramble*, André Maurois, qui avait participé à la Première Guerre mondiale, a tracé un portrait éloquent des jeunes officiers britanniques élevés à l'école du stoïcisme : « On a passé leur jeunesse à leur durcir la peau et le cœur. Ils ne craignent ni un coup de poing, ni un coup du sort. Ils considèrent l'exagération comme le pire des vices et la froideur comme un signe d'aristocratie. Quand ils sont très malheureux, ils mettent un masque d'humour. Quand ils sont très heureux, ils ne disent rien du tout... »

Par le souci de la tenue, le stoïcisme s'apparente à une sorte d'idéal aristocratique. Qualificatif ambigu, souvent dévalué par la décadence de beaucoup d'anciennes aristocraties. Dans un brillant roman à rebrousse-poil, *L'Élégance du hérisson* ; Muriel Barbery l'a réhabilité en traçant le portrait d'une femme de ménage portugaise, Manuela, amie de Renée, concierge d'un immeuble parisien, cadre du roman. Cette femme en apparence très ordinaire est à sa façon une « aristocrate ». Et de ce mot, la romancière propose sa définition : « Qu'est-ce qu'une aristocrate ? C'est une femme que la vulgarité n'atteint pas bien qu'elle en soit cernée. »

Dans *Pourquoi je suis moyennement démocrate* (2002), **Vladimir Volkoff** développe les raisons suivantes : par esprit de contradiction ; parce que, même comme mode de désignation des gouvernants, la démocratie ne présente pas que des avantages ; parce que les climats, les peuples et les époques diffèrent ; parce qu'il ne faut pas confondre majorité et consensus ; pour des questions de vocabulaire ; parce que la conception moderne de la démocratie repose sur une pétition de principe ; parce qu'on voudrait en faire une religion... mais qu'on en fait une idolâtrie ; parce qu'elle repose soit sur le postulat que le peuple découvre le bien, soit sur le postulat qu'il le fonde ; parce qu'elle est enceinte du totalitarisme ; parce qu'elle repose sur le vertige du nombre ; parce qu'elle repose sur le vertige de l'égalité ; parce que des « Lumières » à la « lanterne », il n'y a qu'un pas, comme on l'a bien vu en 1789 ; parce que la démocratie est contre nature ; pour des raisons esthétiques ; parce que la démocratie n'a jamais vraiment marché... et que maintenant, elle ne peut plus marcher du tout ; parce qu'on a tout de même le choix ; parce que la démocratie est rarement démocratique.

Et dans *Pourquoi je serais plutôt aristocrate* (2004), il fournit notamment comme raisons : parce que l'aristocratie est un idéal ; parce que l'aristocratie est une passion de la qualité ; parce que l'aristocratie est un fait de nature ; parce que l'aristocratie est un fait de société ; parce que l'aristocratie est une philosophie de la différence ; parce que l'aristocratie est une éthique ; parce que le langage est aristocrate ; parce que le christianisme est aristocrate ; parce que le couple est aristocrate ; parce qu'il y a un cas d'espèce significatif ; parce qu'on ne peut plus faire autrement ; parce que la vraie démocratie tend vers la vraie aristocratie.

*

Proverbe :

Se faire des amis est une occupation de paysans, se faire des ennemis est une occupation d'aristocrates. (Proverbe russe)